



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non numérisiée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

L'ŒUVRE SOCIALE DE S. CHARLES BORROMÉE

Retracer l'oeuvre sociale de S. Charles Borromée, ce n'est pas exhumer un mort, c'est converser avec un vivant ou du moins le faire poser devant l'objectif. N'est-il pas vrai que saint Charles vit encore dans les séminaires et les paroisses, et chez tout le peuple sacerdotal issu des séminaires et des paroisses? N'est-il pas vrai, confrères du sacerdoce, que cet homme parle par nos lèvres, agit par nos mains, et répand son coeur par l'immense charité qui, chez lui surabondante, nous a été départie du moins dans une certaine mesure? De Milan son action rayonne sur toute l'Eglise; du XVI^e siècle elle se prolonge jusqu'à nos jours. Il est pour beaucoup, dans l'ordre de l'action, ce qu'est S. Thomas d'Aquin dans l'ordre de la pensée. Par antithèse, il est celui qu'on oppose le plus facilement, le plus victorieusement à Martin Luther. Il a vécu peut-être la plus troublée de l'Eglise, si l'on excepte la deuxième moitié du XV^e siècle. Il a connu d'expérience, dans toute leur âpreté et durant presque tout son règne, les conflits de juridiction entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse. Il s'est penché au bord des fosses et à l'entrée du lazaret durant la peste milanaise. Il a pris une part prépondérante à l'achèvement du Concile de Trente et à l'application des Décrets. Il a su réformer en moins de dix ans les clergés séculier et régulier, les moniales et tout le peuple de son diocèse. Il a fondé des écoles, des collèges, des monastères, restauré des lieux de culte, en si grand nombre qu'on ne peut faire cent pas dans la ville de Milan sans être à même d'évoquer son souvenir et son action. Il est le patron de la bonne presse, pour avoir le premier utilisé l'imprimerie au lendemain de sa découverte, comme il pourrait être le patron des écoles du soir pour ouvriers, le patron des Visiteurs apostoliques, le patron des Secrétaires d'Etat, le patron des Académies romaines, le patron des réformes musicales, le patron de toute réforme religieuse, intellectuelle ou morale dans l'Eglise. Il est le

réformateur par excellence, tandis que Luther n'est que le plus grossier, le plus brutal, le plus puissant des révolutionnaires de tous les temps. Mais telle est l'infirmité du langage des hommes, ou la force de séduction et de propagande du mal, ou l'effrayante stabilité du mensonge historique que jusqu'à la ruine finale du protestantisme, on parlera de la soi-disant Réforme du moine-apostat, et l'on écrira le mot avec un grand R, en réservant la minuscule à l'oeuvre géante de S. Charles Borromée.

Quittons ces comparaisons et ces vues d'ensemble pour en venir à quelques détails et à certaines divisions. *L'oeuvre sociale de S. Charles Borromée*: grâce à la position qu'il occupe et aux circonstances dans lesquelles il agit, on peut dire que toutes les entreprises du saint Cardinal eurent une portée sociale; et l'on n'éprouve aucune gêne à le proposer comme modèle à tous les bons avocats de la cause sociale. Je suis bien aise, cependant, que l'on tende de nos jours à distinguer de plus en plus le domaine économique du domaine social proprement dit. En effet, à part l'aumône, qu'il pratiqua au degré héroïque, avec d'importantes ressources, je ne vois guère dans la vie de S. Charles d'entreprise personnelle, de mesure ou d'ordonnance visant directement au progrès matériel des populations. J'exposerai les autres à grands traits, avec des omissions forcées, en indiquant au fur et à mesure les points de repère indispensables pour situer les actes et retenir les conclusions.

CARRIERE PRECOCE DE S. CHARLES — QUALITES ET VERTUS DOMINANTES

Il naquit au château d'Arona, dans la petite ville du même nom, sur la rive occidentale du Lac Majeur, le 2 octobre 1538. Sa famille, très riche, était d'ancienne et haute lignée tant du côté paternel que du côté maternel: les Borromée avaient contracté des alliances avec les Brandebourg et les Visconti: la mère était une Médicis. A douze ans, le voilà titulaire d'une abbaye bénédictine dont les revenus s'élèvent à treize mille livres. Il fait ses humanités à Milan qu'il quitte à quatorze ans pour faire son droit à Pavie. Ces études, plus solides que brillantes, fu-

rent souvent interrompues par des événements de famille et notamment par la mort de son père. Mais le jeune abbé ne perdait pas son temps, et, sans renoncer aux distractions honnêtes, se faisait déjà remarquer par sa réserve et sa piété. Il n'avait pas encore vingt et un ans accomplis lorsqu'il soutint sa thèse de doctorat.

Paul IV étant mort, l'oncle maternel de Charles, Jean-Ange de Médicis fut élu pape le 25 décembre 1599, après un conclave de trois mois et dans des circonstances critiques dont la plus redoutable était la suspension du Concile de Trente. Charles apprit cette nouvelle "avec une satisfaction calme" et persuada à son frère Frédéric de la fêter en s'approchant des sacrements. Mais il fallait bien s'attendre à quelque accès de népotisme de la part d'un Médicis élevé à la première charge de l'Eglise. Dix jours après l'élection, Charles reçoit une estafette au nom de Sa Béatitude, comme on disait dans le temps, et part pour Rome, applaudi, cajolé, banqueté tout le long de la route. Jamais il ne s'était découvert autant de parents et d'amis, écrit-il à la signora Camilla, sa belle-mère. "On s'empresse auprès de moi comme si j'étais un corps saint". Sans perdre absolument la tête, ni se livrer à aucun excès, il avoue tout de même que ses résolutions, qu'il avait mises dans un sac au départ de Milan, sont tombées dans le Pô au moment de la traversée...

A Rome, la faveur augmente et les promotions se succèdent de semaine en semaine. En arrivant, le Pape lui donne trois abbayes, le crée protonotaire apostolique, et lui confie ni plus ni moins l'administration générale des Etats Pontificaux. A la fin du mois de janvier 1560, il est fait cardinal à l'âge de vingt-deux ans. A peine a-t-il ordonné ses affaires et son train de vie à Rome, et ceux de sa famille à Milan et Arona, conformément à sa nouvelle dignité, que son oncle le désigne à l'archevêché de Milan avec résidence à Rome. Il lui confie tour à tour, à rapides échéances, les légations de Bologne, des Romagnes, et de la Marche D'Ancône, le protectorat du Portugal, de la Basse Allemagne, et des Cantons Catholiques de Suisse. Il sera protecteur également des Ordres de St-François, du Carmel et des Humiliés, des Chanoines réguliers de Ste-Croix de Coïmbre, des Chevaliers de Malte et de la Croix

du Christ. A noter que cette dignité de protecteur d'ordre, devenue à peu près une sinécure, comportait à l'origine beaucoup de sollicitudes et d'ennuis.

Naturellement on cria au népotisme. C'était en effet du népotisme, je ne dirai pas de bon aloi, mais tolérable dans les circonstances, c'est-à-dire par comparaison avec tant d'abus antérieurs ou postérieurs à ceux-ci, et pratiquement exempt de scandale, à cause des garanties et mérites offerts par le privilégié. "Nous espérons, écrit le Pape, que, sorti à peine de votre vingt-et-unième année, vous pourrez en plusieurs manières être utile à l'Eglise, à cause des grandes vertus dont le Très-Haut, dans sa générosité, vous a orné". Ce voeu mystique du Saint Père s'est réalisé. L'historien du Concile de Trente, Pallavicini commente ainsi les événements: "On ne peut s'empêcher d'admirer dans cette conduite de Pie IV le secret dessein de la Providence divine, qui voulait faire tourner au plus grand bien de l'Eglise ce que la chair et le sang conseillaient au Pontife de faire." La meilleure preuve que la chair et le sang avaient influé sur ces promotions, c'est que deux ans plus tard, quand le cardinal, bouleversé par la mort subite de son frère le comte Frédéric, voulut recevoir la prêtrise et rompre ainsi avec une vie un peu large et des habitudes trop séculières, il eut à lutter contre l'obstination du vieil oncle, au point de recevoir l'ordination en cachette.

* * *

Quelles qualités donc, à défaut de génie, et quelles vertus maîtresses, en attendant la sainteté, excusèrent en partie du moins, chez un tendre jeune homme, ce cumu d'honneurs et ces précoces ascensions? Grand ami de l'étude, comme il va le démontrer toute sa vie, Charles n'est pas à proprement parler un spéculatif, et son talent semble plutôt empêché de ce côté-là. La mémoire est ingrate. Il a du mal à retenir ses sermons, plus encore à les débiter. De là sa fondation des *Nuits Vaticanes*, académie de jeunes nobles, où l'on s'entraînait à la bonne diction et au beau langage, en attendant qu'elle devînt un Institut de sciences sacrées. Le titulaire de tant et de si hautes charges, est avant tout un esprit pratique, mais des plus élevés; un homme d'action, mais des plus excellents;

un administrateur, mais dant toute la force du terme. Cela suppose des dons extraordinaires de prévoyance, de jugement, de mesure et de tact, qualités dont il fit montre dès sa première jeunesse. Possesseur à douze ans d'une abbaye qu'il devait réformer à seize, il voulut administrer son revenu en personne, et le comte son père n'y mit point d'obstacle. Ce dernier, du reste, pendant ses fréquentes absences à Milan, lui abandonnait volontiers le soin de sa maison. A la mort du père, son frère aîné se désista en sa faveur de ses fonctions d'intendant pour toute la famille. "Dans les diverses administrations que lui confie le Saint-Père, il apparaît surtout, nous dit son biographe, ⁽¹⁾ comme un esprit positif. On le devine aux instructions qu'il donne à ses délégués et auxiliaires, et dont la clarté et la précision ne laissent rien à désirer... Il est à tout et à tous et ne paraît surchargé de rien ni encombré de personne. Nulle impatience ou précipitation. Il règle chaque chose en temps voulu et avec le temps voulu, sans parole inutile, en toute sérénité d'âme et d'esprit. Il explique ce qu'il désire et la façon dont il veut être servi jusque dans les plus humbles détails."

Il possédait au plus haut degré le goût et le sens de la collaboration, très habile à la provoquer, à la faciliter de toutes manières. Et certes il le fallait: songez qu'il dut pendant cinq ans gouverner son diocèse à distance; à distance y préparer son premier concile provincial; à distance y effectuer en grande partie ses réformes, y instituer ses écoles et ses séminaires. Il se faisait représenter par des visiteurs et par une trentaine de Jésuites. Ceux-ci à leur tour formaient de futurs aides. Quelques années après son entrée dans Milan, (septembre 1565) S. Charles se verra entouré d'un clergé réputé le plus instruit de l'Italie et de l'Eglise entière. Il y avait dans la demeure épiscopale devenue, disait-on, une pépinière d'évêques et de cardinaux, une centaine de prêtres, qu'il occupait si activement aux divers besoins du diocèse qu'ils n'avaient aucun moment de loisir. Et l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, ou de l'humilité profonde qui engageait ce saint évêque à s'entourer de tant de lumières et de conseils,

(1) Chanoine Sylvain.

ou de l'admirable sagesse avec laquelle il dirigeait ses ouvriers évangéliques, utilisant leurs talents et leur activité propres, mais aussi les animant tous du même esprit. C fut donc la grande supériorité de S. Charles dans le gouvernement de son Eglise, de savoir faire exécuter par d'autres, ou plutôt, de faire lui-même par d'autres ce qu'il n'aurait pu accomplir seul, et d'imiter à sa manière la sagesse de Dieu qui multiplie les coopérateurs à ses oeuvres naturelles ou surnaturelles. Telles sont les qualités maîtresses, d'ordre naturel, que le cardinal-archevêque de Milar pourra mettre au service de son oeuvre de réforme, désormais l'unique tendance et la suprême ambition de sa vie

M. A. LAMARCHE, O. P.

La fin prochainement.



ANOMALIE

Depuis quelques années, il y a une poussée progressive qui jette nos vieillards, nos malades et nos infirmes vers les hospices de charité. Fondés dans le but de parer aux nécessités de la vie, en fournissant une retraite assurée et pieuse à ceux que le courant des choses a désemparés, ceux-ci ont dévié de leur route, malgré eux, et sont devenus des dépôts où enfants et parents, fatigués ou ennuyés, casent pour le reste de leurs jours ceux des leurs qui ne peuvent plus les suivre dans leur marche turbulente. Il y a abus grave. On nous dit que dans un seul de ces hospices, considérable du reste, les demandes d'entrée se chiffrent à dix par jour. Ce qui fait au minimum trois mille par année. Multipliez ce nombre par celui des autres établissements du même genre, en tenant compte de leur importance, et vous conclurez sans peine qu'il est impossible que tant de personnes se trouvent dans la nécessité de quitter leur famille.

Et si, poursuivant notre enquête, nous étudions les circonstances de vie de ces retraités, nous constatons une majorité possédant des parents capables de s'occuper d'eux. La minorité seule a vraiment besoin de refuge. Et n'allez pas croire que tous les parents paient une pension intégrale à ceux dont ils se débarrassent. Oh! non... Le petit nom-

bre seulement agit ainsi. Un nombre plus grand paie quelque chose et le reste demeure à la merci de la charité publique, c'est-à-dire aux crochets des soeurs, parce que n'étaient l'ingéniosité et le dévouement acharné, je pourrais dire, de ces femmes de Dieu, il n'y aurait pas nourriture et espace suffisants pour ces réfugiés.

Est-ce là chose raisonnable? Les soeurs ne nous doivent rien, c'est nous qui leur devons. Et parce que nous ne nous occupons pas suffisamment de la difficulté et de la grandeur de leur oeuvre, parce que nous nous habituons à l'héroïsme de leur vie qu'elles savent parer toujours de sourires, nous nous croyons en droit de réclamer même ouvertement, lorsque nous subissons un refus. Acceptons de vivre quelques jours de leur vie, de remplir ces heures des sacrifices qu'elles font, de leur réveil matinal jusqu'à leur coucher, veillons les malades, subissons les haleines maldorantes, les rebuffades, écoutons autour de nous monter le sursurrement des plaintes et des rancoeurs, et, ce temps écoulé, nous oublierons leur fragilité humaine et nous demeurerons convaincus qu'elles méritent trois fois le salaire d'employé laïque qui garde son coeur et donne ses services restreints par contrat. Ce n'est donc pas contre elles que nous traçons ces lignes, ce n'est pas contre l'étroitesse de leurs salles et le nombre forcément limité de leurs dortoirs, mais contre ceux, qui, dans leur hâte fébrile de jouir de la vie, encombrant ces salles et ces dortoirs de leurs vieillards ou de leurs infirmes.

Non seulement ainsi, on congestionne les hospices, on ferme les portes à de véritables malheureux, mais on sacrifie à une mentalité détestable et on concourt à lui donner plus d'extension. Il est certainement pénible que les soeurs souffrent de cet état de choses, que des impotents soient refusés, mais il est encore plus triste de voir lésé le grand principe de la solidarité de la famille et du véritable amour chrétien.

Car, nous n'avons pas à nous le dissimuler, c'est parce que l'amour familial diminue, que ces choses s'établissent. Oh!... je sais que l'on va objecter les multiples difficultés de vivre avec un malade ou un infirme à la maison. On dira qu'un vieillard est parfois discordant avec la vie qui monte autour de lui, que les expansions naturelles sont sou-

vent gênées par sa présence, qu'il y a une foule de petits plaisirs légitimes qui disparaissent à cause de lui. Mais je sais aussi que, lorsque nous étions jeunes, ces vieillards, alors dans la force de l'âge, donnaient leur temps pour nous fournir le nécessaire, qu'ils dépensaient leurs forces pour augmenter les nôtres, qu'ils se privaient, eux aussi, de plaisirs permis et de dépenses agréables pour que notre vie fût chaude et embellie d'affection. Je sais que nos fièvres les ont fait trembler et que, penchés sur nos couches, ils ont compté les heures, non pas de leurs fatigues, mais de nos souffrances. Je sais que de la sorte nous avons conquis notre place sous le soleil, pendant que leurs épaules se voûtaient, que leurs cheveux blanchissaient et que leurs mains vaillantes se mettaient à trembler. Et voilà qu'heureux de leurs labeurs, de leur réussite à nous avoir faits forts et débordants de vie, ils s'avancent pour s'asseoir à notre foyer repeuplé. Trop tard : la jeune femme regarde l'avenir en oubliant le passé ; le jeune mari sent la responsabilité des enfants qui viendront et se sent gêné sous ce fardeau qu'il ne prévoyait pas. L'égoïsme de la vie s'empare de tous les deux et le vieillard, qui a semé à pleines mains, doit partir pour l'hospice. L'égoïsme à base de jouissance, voilà, en effet, le ver rongeur qui tue la reconnaissance et l'amour. Car, ce que nos parents ont fait, lorsqu'il n'y avait pas d'hospices, nous pouvons à notre tour, le faire pour eux. Et c'est, hélas!... trop souvent, une fausseté hypocrite que ce besoin de placer nos vieillards dans les refuges quand nous avons demeure et nourriture. Je sais qu'il y a des cas exceptionnels, et l'hospice a été fondé pour ces cas exceptionnels. Mais dans le commun des faits, cette "obligation forcée" qu'on publie à son de trompe, avec accompagnement de larmes, n'existe pas. Le vieillard prend une place, un peu de nourriture, quelques habits, mais quand il y a de l'amour et de la reconnaissance, quand le coeur est à la hauteur de la besogne à accomplir, on serre les rangs, on met un couvert de plus et on montre aux jeunes figures qui boivent la vie comment le respect des vieillards est une bénédiction. On appuie ainsi la sagesse et le dévouement de l'éducation par des exemples vivants, et on grave pour toujours dans les intelligences attentives qu'un père et une mère ont droit au repos

chez leurs enfants. Rien n'est vénérable, rien n'est attendrissant comme une tête blanche au sommet de la table de famille. Rien n'est fort aussi comme ce courant de vie qui descend des limites de la vieillesse sur la première floraison de l'enfance. Et si les parents savaient ce qu'ils amassent contre eux en exilant leur père et mère, s'ils savaient les germes dangereux qu'ils plantent et nourrissent dans le coeur de leurs fils, s'ils pouvaient se rendre un compte anticipé des larmes qu'ils verseront, lorsque l'âge viendra pour eux, ils hésiteraient avant d'aller de gaieté de coeur retenir des places aux hospices pour les vieux.

De plus, quel tort ne font-ils pas à la société en agissant ainsi... Au lieu de laisser à toutes les cellules sociales l'obligation de remplir la besogne pour laquelle elles existent, une tendance moderne veut tout faire retomber sur le groupe. On croit alors qu'il y a décongestion dans la masse, parce que l'individu se libère. C'est une erreur. L'homme est social, mais la société n'existe pas avant lui et c'est en autant qu'il donne sa force que la société est forte. Et plus le particulier se récusera, plus le groupe sera faible et tyrannique. Ces deux mots semblent se heurter : en réalité, ils s'expliquent et se complètent. Le pouvoir faible doit s'appuyer sur quelque chose pour demeurer. L'individu dégagé des devoirs ne lui portera pas secours : il est trop occupé à se tailler une bonne place. L'autorité alors se rejette sur les lois et encercle à grands coup de décrets ses subordonnés aveugles. C'est la main-mise brutale de l'état. C'est le désordre, par suite le malheur, la misère morale, la férocité de la bête humaine déchaînée, l'égoïsme à fond qui s'étend comme une tache d'huile sur toutes les contingences de la vie.

Ce branle-bas vers les asiles est un des mille indices de cette mentalité fausse. Le refuge, c'est le groupe qui devient responsable des membres de nos familles. Et c'est si vrai qu'on éclate en reproches quand les murs ne sont pas assez vastes pour recevoir ceux que nous leur amenons. La folie est-elle assez évidente ?

Ne laissons pas nos enfants prendre contact avec ce breuvage mortel. Plaçons-les dans l'ordre. Convainquons-les que leur bonheur se trouve dans l'obligation acceptée et remplie. Nous travaillerons de la sorte au pro-

grès véritable, nous diminuerons les difficultés *réelles* de la vie et nous tarirons des sources de larmes et d'amère solitude.

De hauts motifs nous pressent. Je ne parle pas seulement de la charité chrétienne qui se fait pourtant bien catégorique à ce sujet, mais de la naturelle conséquence des idées posées. Un dévouement mérite-il une récompense? La semence mérite-t-elle la moisson? Otez la récompense et au seul point de vue humain vous sapez les dévouements futurs. Otez la moisson et la semence pourrira en terre et ce sera le désastre complet. Ce que nous demandons, c'est que les familles, à moins de difficultés très grandes, à moins de sacrifices trop pénibles, gardent sous leurs toits leurs vieillards et leurs infirmes. Le reconnaissance, l'amour filial, la conscience d'un devoir de famille et de société s'assemblent pour protester contre l'agissement contraire. Il y aura des renoncements à subir, il faudra de la patience et un surcroît de labeur, il y aura moins de plaisirs, mais il y aura plus de bonheur, plus de force, plus d'avenir. Il y aura des jaillissements de grandeur morale, des formations de caractères et une intensité de vie commune qui détruira cette misérable existence d'égoïstes que nous sommes en train de nous bâtir. Qu'on ne craigne pas pour le sort des hospices.... Les cas désespérés, productions morbides parfois de l'incohérence moderne, seront assez fréquents et les dortoirs abriteront à satiété les déjetés de la vie.

Et au dehors, on comprendra davantage le geste de la soeur-quêteuse, parce qu'on vivra un peu la même vie.

ARMAND BEAUREGARD, ptre

Montréal, le 4 octobre 1921.



UNE PAGE D'HISTOIRE RELIGIEUSE

L'ETABLISSEMENT DE L'ORDRE DE S. DOMINIQUE AU CANADA

Le "Devoir" a publié l'article suivant dans son édition du 24 septembre :

* * *

Il date de 1873, mais il faut remonter pas mal loin en arrière pour retrouver la genèse de cette idée, car c'est au pied de la chaire du Père Lacordaire qu'elle germa. Il n'en fut pas l'inspirateur immédiat, mais son éloquence et ce charme magnétique qui se dégagait de sa personne avaient séduit un jeune prêtre canadien de passage à Paris, en 1842: c'était l'abbé Raymond, professeur au séminaire de Saint-Hyacinthe. Facilement enthousiaste, il n'avait alors que trente ans, intelligent et instruit, la voix de l'orateur l'avait charmé. Comme tant d'autres, il était allé entendre celui qui venait de prononcer le discours sur la "Vocation de la nation française", et qui jetait dans la stupeur les esprits de ce temps-là, avec cette robe de moine, disparue depuis cinquante ans, et qu'il portait avec une audacieuse liberté.

L'abbé Raymond avait vu le Père Lacordaire, qui l'avait accueilli comme lui seul savait accueillir les jeunes gens, et il lui avait ouvert son cœur. S'offrit-il à lui comme Réquédat, Peil, HERNSHEIM, Besson? Nous ne le savons pas, mais à partir de ce jour, il voua au prédicateur de Notre-Dame un culte d'admiration, qui ne se démentit jamais, et qu'il reporta sur ses fils. Il revint au Canada, revêtu de l'habit de tertiaire, et nous savons avec quelle ferveur il en pratiqua les observances.

Très communicatif, l'abbé Raymond parlait souvent de ses grands amis de France, Lacordaire et Montalembert. Plus d'une fois il manifesta son désir de voir les fils de saint Dominique en terre canadienne, mais ce ne fut qu'en 1852, à partir de l'érection du diocèse de Saint-Hyacinthe, que l'idée commença de faire son chemin. Mgr Prince, le premier titulaire, se promit d'en faire son oeuvre, car il avait besoin d'hommes pour "l'aider dans la tâche qu'il entreprenait". Il se mit en relation avec le Rme Père Jandel, supérieur général de l'Ordre, et même avec le Père Lacordaire. Il leur exposa avec chaleur combien était grand son désir de posséder, près de lui, ces moines dont on lui disait tant de bien. Malheureusement on ne paraissait pas pressé là-bas de l'écouter. On répondait d'une manière évasive aux ouvertures si pressantes du vénérable prélat. Alors il multipliait ses lettres et ses instances, il chargeait ses amis qui partaient pour l'Europe, de plaider sa cause à Rome et à Paris; il se plaignait directement au Père Jandel quand il apprenait qu'une fondation nouvelle se faisait à Londres, à Saint-Petersbourg, à Lyon, à Bordeaux et que l'on oubliait Saint-Hyacinthe. De son côté le P. Lacordaire lui écrivait, pour le consoler, une lettre que l'on possède encore, et, dans laquelle il se plaint à son tour, qu'on "lui prend le plus pur sang de France pour fonder à Vienne, à Constantinople, à Mos-

soul et qu'il ne lui reste plus rien pour cette terre canadienne encore si française." Le vieil évêque mourra avant de voir les dominicains établis dans son diocèse.

Son héritage tomba entre les mains de Mgr Joseph Larocque, lui-même fervent tertiaire, et comme Mgr Raymond, grand ami de l'Ordre. Il reprit les démarches de son prédécesseur, mais sans plus de succès. Ce ne sera que sous Mgr Charles Larocque que les dominicains viendront enfin à Saint-Hyacinthe.

Dans l'intervalle, le P. Chocarne, l'un des fils les plus illustres du P. Lacordaire, était venu au Canada. De 1866 à 1870, il avait résidé aux Etats-Unis, prêchant à New-York et à la Nouvelle-Orléans, et donnant aussi des leçons de théologie aux novices de la province américaine. Ce n'était pas un homme ordinaire. Il avait une parole grave, mais chaude et sympathique, il était ardent à la manière de la génération qui avait grandi dans le sillage du P. Lacordaire. Il avait écrit "La Vie intime et religieuse", de celui qui en avait fait son fils de prédilection et qui lui avait confié toutes ses pensées. Il en gardait un prestige extraordinaire. Il lui était resté quelque chose de cette grande personnalité. Nous le connûmes plus tard et de fait, quand il passait, ou s'arrêtait devant nous, qu'il nous parlait ou nous souriait, nous croyions voir le grand Restaurateur lui-même: c'était plus qu'un souvenir, plus qu'une image, c'était ses traits, son regard, sa démarche.

En 1868, il avait célébré la fête de saint Dominique à Saint-Hyacinthe. De sa chambre, il apercevait les clochers de l'église de la paroisse de Saint-Dominique et de Saint-Pie V, qui formaient, avec la ville elle-même, une couronne à Notre-Dame-du-Rosaire. Il y avait rencontré l'abbé Raymond avec lequel il avait causé de leurs amis communs. "Il s'y était trouvé comme en famille." Cette fois il avait quitté le Canada "le coeur plein d'amour pour ce cher pays qui l'intéressait, à cause du contraste qu'il remarquait entre la démocratie triomphante des Etats-Unis et la terre canadienne, tout imprégnée de féodalité et d'ancien régime."

En 1871, il était élu Provincial de France. Deux ans plus tard, avec la permission du P. Jandel et l'autorisation du Chapitre Provincial, qui se tint à Flavigny cette année-là, il pouvait offrir à l'évêque de Saint-Hyacinthe les services de trois religieux. Au printemps de la même année il était revenu au Canada. Il avait admiré une fois de plus "la merveilleuse préparation de cette terre bénie pour une oeuvre dominicaine". Il y avait recueilli pieusement les dernières paroles de Mgr Prince mourant: "Les dominicains viendront à Saint-Hyacinthe, le diocèse en a besoin. S'il le faut, j'offre ma vie pour cette oeuvre." Et ces paroles nous remettent en mémoire le souvenir ému que le P. Lacordaire a déposé sur la tombe de l'évêque d'Osma, Diégo d'Azévédo, l'ami de S. Dominique: "Il entrevit l'aurore du jour où les fils du saint Patriarche fouleraient le sol de sa ville épiscopale, mais il mourut sans avoir rien consommé. Il prépara les voies, mais il était réservé à d'autres d'atteindre le but: la postérité de saint Dominique lui garde un souvenir aussi grand que l'était son humilité, et je me sépare de lui avec la piété d'un fils qui vient de fermer les yeux à son père." (Vie de S. Dom. ch. IV.)

Ce fut le 5 octobre 1873, que les dominicains parurent pour la première fois dans l'église de Notre-Dame-du-Rosaire, à Saint-Hyacinthe. Délicate attention de la part de ceux qui les y appelèrent, et qui toucha profondément les nouveaux venus; car le

choix du premier dimanche de ce mois consacré à la Reine du Rosaire par le pape dominicain, S. Pie V, rappelait la victoire de Léopante sur les Musulmans.

Ils étaient trois: le P. Bourgeois, supérieur, et depuis, provincial de France; le P. Mothon que nous retrouverons tout à l'heure, et le P. Bernard qui ne séjourna que peu de temps au pays. La cérémonie d'installation fut présidée par l'évêque lui-même, et Mgr Raymond, devenu prélat romain et qui désormais sera de toutes les fêtes dominicaines, prêcha. Il put rappeler à son aise les souvenirs personnels d'un passé déjà loin, et il se réjouit de la présence si longtemps désirée des fils du P. Lacordaire.

L'accueil fut des plus bienveillants et des plus sympathiques. Après la grand'messe, les paroissiens présentèrent leurs hommages aux dominicains. M. de La Bruère, dans une adresse qui nous touche encore aujourd'hui, dit entre autres choses: "Nous, paroissiens de Notre-Dame, nous sommes particulièrement heureux de voir que cette paroisse a été choisie pour être le théâtre de vos premiers exploits apostoliques au Canada. Nous nous félicitons de cette faveur spéciale, et soyez persuadés, Révérends Pères, que nous venons, avec effusion de coeur, vous présenter nos sentiments d'estime et de vénération pour l'Ordre dont vous êtes les représentants...."

"Vous allez retrouver ici des noms qui vous sont chers... Dans le Séminaire de cette ville, vous constaterez que nos enfants s'abreuvent aux sources si pures de la doctrine philosophique de saint Thomas d'Aquin."

Un *Triduum* d'actions de grâces et d'adoration s'ouvrit le même jour. Un élan remarquable amena toute la population au pied de la chaire des frères-prêcheurs. Les chroniques du temps nous assurent qu'il n'y eut jamais concours de peuple plus nombreux et plus assidu au confessionnal et à la sainte Table. Ce dut être une grande consolation pour ces hommes qui retrouvaient ici, intactes, la foi et les pratiques religieuses qui déclinaient si rapidement chez eux. Mais nous laissons pour un instant la plume au P. Mothon qui écrivait vingt ans plus tard: "Les enfants de saint Dominique furent reçus avec enthousiasme. Pendant les premiers jours, les fournisseurs se refusèrent à être payés par les nouveaux venus. Durant plusieurs mois, boulangers et bouchers voulurent fournir gratis les vivres au couvent; les dames de la ville apportèrent ornements et garnitures d'autel pour l'oratoire des Pères. Les communautés et le clergé séculier rivalisèrent d'empressement avec les laïques: chacun voulait contribuer à l'ameublement de la nouvelle communauté." (Anal. Ord. Praed. 1893, p. 354).

Le clergé de la Province montra sa bienveillance en confiant aux Pères de nombreuses prédications. Les évêques demandaient des retraites pastorales, les curés des missions, les séminaires et les pensionnats des retraites d'étudiants. Les communautés voulaient voir et entendre les dominicains. Bref, il en résulta une vie apostolique très intense, dont nous avons recueilli le souvenir sur les lèvres mêmes de ceux qui vécurent ces années de labeur et de mérite.

Mais une autre joie les attendait. Les Pères allaient bientôt prendre un contact plus immédiat avec notre peuple et se mettre à même de mieux apprécier l'âme canadienne qui commençait à s'ouvrir à la haute culture intellectuelle. L'année 1874 ramenait

le centenaire de la mort de saint Thomas d'Aquin. L'Eglise et l'Ordre de Saint-Dominique entendaient célébrer avec solennité cet illustre anniversaire. Des instructions étaient venues de Rome dans ce sens, et le Canada allait faire une fête, unique en son genre. A la suite d'une entente des plus cordiales, il fut convenu qu'elle serait célébrée, partie à Saint-Hyacinthe, partie à Québec. Le 4 mars, le séminaire de la première ville débutait par une grande séance musicale et littéraire, dans laquelle la vie et les oeuvres du grand Docteur étaient étudiées sous tous les aspects. Mgr Raymond rendit hommage à la science et la sainteté de saint Thomas dans un travail fort élaboré. Le Père Zigliara ne ménagea pas les éloges à ce travail, dont il voulut prendre connaissance. Les jours suivants la fête se continua chez les Pères dominicains, et leur église reçut alors les membres les plus distingués du clergé canadien. Tour à tour les évêques de Saint-Hyacinthe, de Montréal, des Trois-Rivières célébrèrent des messes pontificales; Mgr Laflèche, l'abbé Bégin, depuis cardinal-archevêque de Québec, et délégué de l'Université Laval, prononcèrent les principaux sermons. L'abbé Hamel, recteur de la même Université, des représentants des jésuites, des messieurs de Saint-Sulpice nous honorèrent de leur présence.

Le tour de Québec allait venir le 10. Ce jour-là une foule considérable se pressait dans la Basilique pour assister à une messe solennelle chantée par Mgr Taschereau. Le P. Bourgeois prêcha sur "saint Thomas d'Aquin et les nécessités religieuses du temps présent". Le soir dans la grande salle des Promotions de l'Université, devant le Lieutenant-Gouverneur et une foule compacte, la poésie, la musique et l'éloquence célébrèrent à l'envi le grand Docteur. L'abbé Louis Paquet, chargé de la partie littéraire, parla de "l'Accord de la Foi et de la Raison", à la lumière de la doctrine du Docteur Angélique. L'abbé Paquet était à cette époque l'orateur le plus châtié et le plus éloquent de l'Eglise canadienne.

Ces fêtes parurent inoubliables aux yeux des contemporains; ils en parlent dans des termes qui laissent deviner l'impression profonde qu'ils en reçurent. Les Pères, de leur côté, se gardèrent bien d'oublier, car c'était pour eux la preuve vivante d'une amitié largement offerte, et la garantie du pacte qui venait d'être scellé entre notre Eglise et la vieille famille religieuse qui s'implantait au Canada.

Naturellement, la faveur et la confiance croissant, l'ouvrage abondait de plus en plus. Le P. Mothon prêcha souvent à Québec, au cours de ces années, notamment en 1874. En 1877, à la suite d'une prédication fort goûtée, l'Institut Canadien l'invita à faire une conférence sur la Louisiane. L'Université dut encore une fois ouvrir ses portes pour permettre à l'assistance, qui se pressait dans une salle trop petite, de venir entendre parler de nos frères de la Nouvelle-Orléans.

Le P. Mothon a laissé au Canada, au cours de ces années si actives et si fécondes, le meilleur des souvenirs. Il a été incontestablement l'un des orateurs les plus puissants que nous ayons entendus dans le vieux sanctuaire de Québec. Il possédait les dons qui font l'orateur: la voix, le pectus, la science. Plus d'un s'est demandé pourquoi cet homme s'était engagé si à fond, un peu plus tard dans une tâche ingrate pour laquelle il n'était pas fait, tandis qu'il était de taille à occuper les plus belles chaires de France, peut-être même la première de toutes.

Les dominicains avaient pris pied sur les rives du Saint-Laurent. Ils y apportaient leur habit qu'ils tenaient de saint Dominique; ils y venaient avec leurs habitudes intellectuelles, et aussi avec cette lourde armure des observances monastiques qui dataient du XIII^e siècle. N'étaient-elles pas surannées, ces observances, ces psalmodies nocturnes? Notre climat n'était-il pas une barrière que ne devaient pas franchir ces importations d'un monde si différent du nôtre? Qu'allaient devenir les santés avec ces innovations? Trente ans plus tôt, le P. Lacordaire avait entendu les mêmes objections et il avait passé outre. Depuis quarante-huit ans elles sont en honneur dans nos couvents, et nous sommes encore à entendre la première protestation de la part de ceux qui les ont acceptées et pratiquées depuis un demi-siècle.

* * *

On avait laissé entendre au P. Chocarne que la présence des dominicains, dans un pays français comme le nôtre, pourrait bien attirer des vocations. On ne s'était pas trompé. A peine installés à Saint-Hyacinthe, deux jeunes gens se présentaient: l'un était un finissant du séminaire de la même ville, l'autre un séminariste de Québec, professeur de belles-lettres. Ce dernier a raconté lui-même sa vocation dans une page pleine de charme que nous nous plaisons à citer: "Il y a vingt-cinq ans, le Provincial des dominicains de la Province de France, au terme d'une course apostolique, vint passer quelques heures à Québec. Son nom était connu déjà dans notre pays autant que dans le sien: il était désormais inséparable de lui du Restaurateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, dont il a raconté la vie et célébré les vertus. On lui présenta un jeune séminariste, à qui Dieu inspirait, depuis des années, un attrait inexplicable pour cette vie dominicaine qu'il ne connaissait pas. Quelques minutes d'entretien suffirent au religieux expérimenté pour constater que Dieu commençait déjà à travailler le sol canadien, et qu'il serait bientôt prêt à recevoir la semence dominicaine que nos évêques demandaient avec instance, depuis vingt-cinq ans; au jeune homme, pour entrevoir la prochaine réalisation d'une espérance qui jusque-là avait semblé un rêve trop beau pour se réaliser." (*Le Rosaire*, 1898.)

Cet hommage était un acte de justice envers le P. Chocarne, comme le dit le P. Gonthier: "C'est l'hommage d'une piété filiale, que lui doivent tous les fils que la Province de France a engendrés à la vie dominicaine sur cette terre du Canada".

Elles ne furent pas nombreuses tout d'abord ces vocations: tout au plus une quinzaine, au cours des dix premières années. Que l'on songe à l'exil qu'il fallait braver, à l'incertain qui attend le postulant, et surtout aux épreuves du noviciat si souvent fatales! La plupart des aspirants de ce temps-là ont persévéré cependant, mais le plus grand nombre ont déjà rendu compte à Dieu des talents qu'ils en avaient reçus. Aucun n'eut à regretter de s'être donné à Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique.

Mais avant de partir pour la France, où l'on allait forcément faire son noviciat, il fallait bien frapper à la porte du monastère de Saint-Hyacinthe, pour s'enquérir de la vie dominicaine que l'on ne connaissait que par les livres. On n'y allait pas sans appréhension, car il y avait là pour nous recevoir un excellent vieillard, sans doute, le vénérable P. Mathieu, mais avouons que de prime abord, il n'avait pas l'air très accueillant; puis il y avait ces hom-

mes vêtus de blanc que nous ne connaissions pas, il y avait aussi ces regards qui nous scrutaient jusque dans les profondeurs de l'âme; mais la glace ne tardait pas à se fondre, l'affabilité reprenait vite le dessus. Ils nous parlaient de l'Ordre, de la France, des missions, du Père Lacordaire qu'ils confondaient presque avec saint Dominique. On s'en retournait heureux, pour faire ses préparatifs de voyage, et l'on partait, sans trop de chagrin, avec la perspective de ne pas revoir les siens avant cinq ou six ans.

Ce n'était pas tout à fait l'exil, même pas du tout, car c'était le pays de nos ancêtres. Dans le monastère, nous allions trouver une famille qui nous attendait les bras ouverts. On y retrouverait des frères par le sang et la langue. Là-bas on était curieux de savoir si le sang français avait conservé sa vigueur au *sein des forêts* de l'Amérique. Certains ne tardèrent pas à constater, à leurs dépens, et ils ne s'y frottèrent plus, que la pointe de l'esprit n'avait rien perdu de sa finesse. Ces Français retrouvaient sur nos lèvres la bonne vieille langue qu'ils parlaient comme la parlent les gens de notre classe instruite, quand ils se donnent la peine de la parler correctement.

Ces hommes intelligents et pleins de cœur nous accueillaient à leur foyer comme des frères; ils nous invitaient à partager leurs prières, leurs études et leur formation religieuse; nous dûmes nous asseoir à la même table, prier dans le même sanctuaire, réciter les mêmes offices, recevoir le même enseignement et avoir notre part des mêmes corrections. Et c'était là que se formaient les héritiers du P. Chocarne, du P. Monsabré, du P. Lacordaire et de tant d'autres, qui portaient alors le fardeau, parfois si lourd et quelquefois si glorieux, de la vie dominicaine. Nous avons rencontré là des hommes d'une science incomparable que le monde ignorait, et qui nous paraissaient venir d'un autre âge.

Comme ils aimaient leur famille religieuse, comme ils vénéraient tous la mémoire du Restaurateur de l'Ordre! Ils nous en entretenaient avec la piété la plus filiale, et ils aimaient à agrémenter leurs leçons de paroles ou de traits inconnus du public, malgré les révélations du P. Chocarne.

Affiliés à la Province de France, nous dûmes prendre notre part de ses infortunes. C'est pourquoi nous dûmes suivre les noviciats dans leurs pérégrinations successives. On se souvient des expulsions des religieux français en 1880. Avouons que nous ne les regrettons pas, ces pérégrinations, tout en ayant sympathisé de tout cœur avec nos frères exilés, car elles nous valurent l'avantage de voir et d'habiter, les uns l'Espagne, les autres le Tyrol, et un grand nombre la Corse, qui en somme n'est qu'un prolongement de l'Italie. C'étaient les pays latins, avec une pointe en Allemagne. La plupart connurent Amiens et Abbeville, beaucoup Flavigny, dans la Côte d'Or, où le souvenir du P. Lacordaire se lisait sur tous les murs, dans le jardin, jusque dans le cimetière, où reposent les corps de Réquédat, Piel et HERNSEIM, entre autres; Belmonte au puissant château qui regarde, menaçant, vers la Murcie et les plaines de la Manche, comme si les Maures étaient encore là, le château aux tours massives où les jours de grande fête nous arborions les couleurs françaises et espagnoles, que la musique militaire saluait de ses accents alertes et enlevants; Corbara et la Corse sauvage et pittoresque, aux âpres senteurs du maquis, suspendu aux flancs des montagnes; Volders, dans le Tyrol autrichien, avec ses populations pleines de foi, de piété et de poésie,

qui se conservent si bien dans ces vallées profondes. Ces noms ne disent pas grand'chose au lecteur canadien, mais pour nous, c'était du nouveau, c'était de la matière à observation, et de la plus riche, c'était surtout la solitude et le recueillement où se formait notre âme dominicaine.

Parmi les disparus de ce temps-là, nommons le P. Gonthier, le seul qui se soit fait un nom dans les lettres canadiennes. Il fut certainement l'une de nos plus belles intelligences; il a fait honneur à son Ordre, qui le tenait en haute estime. Peu d'hommes ont su manier dans notre pays une plume aussi française et aussi diserte. Ajoutons qu'il l'avait formée à la rude école de Louis Veillot. Un autre, le P. Fortier, mort jeune, fut le premier maître canadien des novices. Il le fut juste assez pour que nous regrettons encore son départ prématuré. Poète lauréat de l'Université Laval et de l'Institut Canadien, il n'a laissé que trop peu de choses. Un troisième, le P. Routier, le seul que la mort nous ait ravi en Europe, repose toujours au pied des grandes Alpes, dans le petit cimetière des Servites de Volders. Quand les novices français quittèrent le Tyrol, les bonnes gens du pays promirent de veiller et de prier sur sa tombe. Prix du Prince de Galles à Québec, et doué d'une belle intelligence, d'un grand coeur et d'un riche caractère, il avait un avenir plein des meilleures promesses.

* * *

Maintenant qu'il commence à se faire tard pour nous, *quoniam advesperascit*, nous éprouvons la nostalgie de ces grands et pieux souvenirs, qui ont nourri notre enfance religieuse, et qui nous ont soutenus dans les travaux et les luttes de la vie; cependant nous sommes consolés par le spectacle de nos jeunes frères qui reprennent la série interrompue des pèlerinages vers ces sanctuaires, dans lesquels il y a tant à prendre pour orienter, discipliner et fortifier les esprits qui seront appelés, un peu plus tard, à jouer les premiers rôles dans un pays jeune comme le nôtre.

Car là-bas se trouvent les sources de la science profonde, les fermes disciplines et les directions éclairées, dont Rome surtout possède le secret là-bas se trouve le dépôt des traditions séculaires de notre vieille civilisation chrétienne et catholique.

Fr. Thomas COUET, O. P.



DANS L'ORDRE

A L'ETRANGER

—Le T. R. P. Leca, socius du Maître-Général, a été nommé Consultant de la S. Congrégation des Rites.

—Le Souverain Pontife a envoyé au T. R. P. Jarrett, provincial des Dominicains d'Angleterre, une lettre de félicitations à l'occasion de l'inauguration d'un Couvent d'Etudes à Oxford, l'ancien couvent, fondé le 15 août 1221, ayant été détruit au temps de la réforme.

—Le Cardinal Boggiani, archevêque de Gênes, a quitté tout récemment sa ville archiépiscopale et devient Cardinal de curie. Avant de partir il a adressé à son diocèse une fière pastorale dans laquelle il explique les motifs de son départ. L'année dernière, juste à pareille époque, le cardinal publia une lettre dans laquelle il désavoua nettement l'action des Populaires.. Dès lors la situation du Cardinal Boggiani à Gênes était devenue intolérable. C'est la raison pour laquelle il a donné sa démission qui a été acceptée par le Pape.

—Le Rme Père Général a fondé à Fribourg la Maison Saint-Hyacinthe, destinée aux étudiants dominicains qui, des diverses Provinces de l'Ordre, viennent suivre les cours de l'Université.

—A la *Semaine sociale* de Toulouse, le R. P. Gillet, O. P., professeur de Théologie au Couvent des Etudes du Saulchoir, près de Kain, a donné une conférence sur la *Responsabilité en matière de placement des capitaux*. "Avec la précision du théologien, la flamme de l'apôtre, dit la *Semaine catholique de Toulouse*, le savant professeur, dont la voix pleine et sonore remplissait sans effort la vaste salle—salle qui avant la Révolution fut le réfectoire de l'ancien couvent de son Ordre—démontra que, pour être conforme à la justice sociale, le placement des capitaux devait tenir compte non seulement de l'intérêt privé, mais encore du *bien commun*. Il indiqua ensuite dans quel sens devra désormais s'orienter l'éducation sociale des jeunes générations.

Le R. P. Rutten, O. P., Directeur des Oeuvres Sociales de Belgique, obtint son habituel succès en montrant ce qu'on peut demander aux Syndicats de faire pour favoriser la justice dans les relations économiques.

—Le Maréchal Pétain a été élu président honoraire des anciens élèves d'Arcueil.

—Le T. R. P. Bérée, O. P., de la mission dominicaine de Mossoul, a été nommé archevêque de Bagdad.

—Le R. P. Groileau a donné le sermon à la bénédiction, le 4 septembre, d'un monument aux morts de la Guerre, à Les Pineaux-Saint-Ouen.

—La "Revue des Jeunes", 3, rue de Luynes, Paris, vient de rééditer l'ouvrage du R. P. Sertillanges, O. P., intitulé *La vie intellectuelle*.

—Le *Moniteur belge* du 25 mars a publié le rapport du jury chargé par le gouvernement de juger le concours des sciences philosophiques pour la période 1908-1917. Le prix décennal de philosophie, déjà obtenu en 1900 par S. E. le Card. Mercier, vient d'être attribué à son disciple, M. Maurice de Wulf, de l'Université de Louvain, actuellement chargé d'un cours de philosophie thomiste à l'Université Harvard, l'Oxford des Etats-Unis.

—Le chapitre provincial de la Province de Californie eut lieu à San Francisco le 8 septembre et celui de la Province St-Joseph, à Washington en octobre.

—Nous recommandons aux prières de nos amis le T. R. P. Constant Adam décédé en France au commencement d'octobre.

DANS LA PROVINCE

—Les funérailles du R. P. Barthélémy Hébert ont eu lieu à N.-D. du Rosaire de Saint-Hyacinthe le 28 août, jour anniversaire de sa profession religieuse. La dépouille mortelle arriva le matin même, conduite par le T. R. P. Archambault, supérieur de la maison de Lewiston, (Maine). Celui qui écrit ces lignes—un chevronné de l'observance au Couvent de Saint-Hyacinthe,—se rendait à la gare pour la *sixième* fois depuis quatorze ans, en vue d'y remplir le même funèbre devoir, et sans compter les décès dont il fut témoin dans son propre monastère. C'est toujours la même sensation, amère et décevante, d'apercevoir

au loin la locomotive, violent symbole de vie et de puissance, charriant les restes inanimés de ceux qu'elle portait naguère, pleins de zèle et d'enthousiasme, aux buts de leurs missions apostoliques.

L'office funèbre fut présidé par le T. R. P. Dion, prieur d'Ottawa, assisté des RR. PP. Marion et Hamel. Remplissaient les fonctions de porteurs: les RR. PP. Bacon, Farly, Doyon, Lamarche, Ouimet et D'Aigle.

Après le chant du Libera, on se rendit en procession au cimetière où furent exécutés suivant le rite de l'Ordre les derniers répons et les dernières psalmodies. Puis on ferma la bière du défunt, après que le célébrant eut ramené sur son visage le capuchon noir. Et les porteurs descendirent lentement dans la fosse... *In pace, in idipsum, dormiam et requiescam.*

—Le T. R. P. Dion, prieur d'Ottawa, fut l'orateur sacré de circonstance à Lewiston, Maine, à l'occasion du Congrès de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, et à Rockland, Ont., conjointement avec le R. P. Tagne, lors de la bénédiction de la nouvelle église.

—Sa Grandeur Mgr Charles-Hugh Gauthier, Archevêque d'Ottawa, a publié l'encyclique de Benoît XV *Fausto appetente die*, en la faisant précéder d'une pastorale où nous relevons avec une gratitude respectueuse le passage suivant: "Nous sommes heureux que notre voix et notre piété puissent être auprès de vous tous l'écho de celles de Notre-Saint Père le Pape; d'autant plus que nous possédons dans notre ville épiscopale un couvent de Frères Prêcheurs dont l'action apostolique fait la consolation de notre cœur d'évêque et l'édification de nos diocésains. Leur vie, leur parole et leurs écrits sont comme une prédication permanente qui s'adresse à toutes les catégories de fidèles"

—La retraite de rentrée, au Séminaire des Trois-Rivières, a été prêchée par le T. R. P. Béliveau.

—La paroisse portugaise St-Dominique de Swansea Mass., a célébré le dimanche 2 octobre le 10^e anniversaire de sa fondation. Le curé-fondateur est le R. P. Percot O. P., du Couvent de Fall-River, qui parle avec facilité la langue de ses ouailles, son père ayant été successivement Consul de France à Madrid et à Lisbonne, ce qui fournit au futur religieux l'occasion de faire ses études dans cette der-

nière ville. A la paroisse St-Dominique est attachée la mission de North Swansea. L'une et l'autre sont des plus florissantes.

—Le 25 septembre, on faisait à Ste-Anne de Fall-River comme une nouvelle dédicace de l'église récemment décorée. Les hôtes d'honneur étaient Sa Grandeur Mgr Daniel Feehan, évêque de Fall-River, et le T. R. P. Dion, prieur d'Ottawa, ancien curé de Ste-Anne. Il y eut messe pontificale, allocution par Sa Grandeur, et le soir, réunion publique à laquelle le T. R. P. Dion porta la parole. La partie profane consista dans une soirée musicale, confiée à des artistes montréalais, et qui eut lieu le jeudi 29 septembre, à la Salle Ste-Anne.

—Le T. R. P. Henri Thériault, de la Maison vicariale de N.-D. de Grâce, a été élu, le 6 octobre, prieur du Couvent de St-Hyacinthe, et son élection a été confirmée par le T. R. P. Provincial.

—Les RR. FF. Benoît Mailloux, Gilles Roy, André Dumas ont prononcé leurs vœux solennels à Ottawa le 4 août, et le R. F. Nicolas Ferron, le 15.

—Le R. F. Isnard Labbé a fait profession temporaire à Saint-Hyacinthe le 9 octobre.

—Le personnel enseignant de notre Collège St-Jean-Baptiste d'Ottawa est ainsi composé pour l'année 1921-1922 :

T. R. P. Albert-Marie *Marion*, Bachelier en S. Théologie: Régent du Collège, Professeur de Théologie morale, et Lecteur du Cas de Conscience.

T. R. P. Ceslas-Marie *Forest*, Bachelier en S. Théologie: Bachelier du Collège, Professeur de Théologie dogmatique et d'Histoire des Dogmes; Professeur d'Histoire de la Philosophie à la faculté de Philosophie de l'Université de Montréal.

R. P. Augustin *Leduc*, S. Th. L.: Pro-Maître des Etudiants, Professeur de Droit Canonique, d'Histoire de l'Eglise et d'Hébreu.

R. P. Gabriel *Perras*, S. Th. L.: Professeur d'Ecriture Sainte et d'Introduction à l'Ecriture Sainte.

R. P. Gonzalve *Proulx*, S. Th. L.: Professeur d'Apologétique et d'Eloquence sacrée.

R. P. Jean-Dominique *Mauger*, S. Th. L.: Professeur de Philosophie et d'Histoire de la Philosophie.

—La prédication d'un *triduum* aux Pères du Couvent de N.-D. de Grâce, Montréal, à l'occasion du VII^e centenaire de la mort de saint Dominique, précéda la célébration de la fête du Rosaire.

Le jour même, Sa Grandeur, Mgr Forbes, évêque de Joliette, nous honora de sa présence, et célébra une messe pontificale, durant laquelle il ordonna un jeune prêtre pour le diocèse de Marquette, Mich.

Le T. R. P. Jean-Joseph, Provincial des Franciscains, prédicateur de la circonstance, nous parla avec onction de l'apôtre que fut saint Dominique, dont la doctrine et la sagesse brillèrent d'un si grand éclat et qui, à sa mort, légua à son Ordre et à l'Eglise le précieux héritage du Rosaire.

A l'office du soir le Salut qui suivit la procession du Rosaire, fut chanté avec un *brio* et une piété qui ravirent tous les assistants.—M. A. L.

—Préparée avec le plus grand soin, la Fête du Rosaire, à St-Jean-Baptiste d'Ottawa, a magnifiquement réussi grâce au concours généreux et empressé des amis de l'Ordre de St-Dominique.

Un témoignage préliminaire qui nous fut très sensible, fut la toute gracieuse Lettre pastorale de Mgr Gauthier, Archevêque d'Ottawa, où Sa Grandeur se plut à convier tous ses diocésains à unir leurs prières afin de rendre un éclatant honneur au patriarche fondateur de notre ordre.

Puis c'est Son Excellence le Délégué Apostolique, Mgr Pietro di Maria qui s'excuse délicatement de ne pouvoir prendre part activement à ces fêtes, mais qui nous assure qu'il sera avec nous de tout coeur.

C'est encore Sa Grandeur Mgr Brunet, Evêque de Mont-Laurier, qui, dans une visite privée, nous apporte l'assurance de ses regrets de ne pouvoir être libre le dimanche du Rosaire.

A ces éminents prélats de l'Eglise nous ne pouvons dire qu'un cordial merci du touchant intérêt qu'ils voulu-

rent nous manifester; puisse notre Bienheureux Père les bénir et répandre ses faveurs sur leurs oeuvres apostoliques.

L'église était décorée avec art. Les banderoles et les drapeaux aux couleurs pontificales tapissaient la voûte et les murailles, les autels étaient garnis des mêmes couleurs; on admirait surtout à l'autel de Marie le rosaire symbolique dont chacun des grains était une rose, et dont l'ensemble symbolisait les mystères joyeux, douloureux et glorieux, grâce aux cent cinquante roses blanches, rouges et jaunes. Celles qui voulurent bien donner leur temps et leur goût, quelques Dames de la paroisse et les Révérendes Soeurs Grises de la Croix, ont droit à de vifs remerciements et à de sincères félicitations.

Pendant ces préparatifs extérieurs, les religieux du couvent suivent les exercices d'un triduum préparatoire à la fête. Il fut prêché par les RR. PP. Rouleau, Marion et Côté.

Dès les premières messes du jour du Rosaire les communions commencèrent et se prolongèrent jusqu'à la grand'messe. Le Père-curé avait demandé aux paroissiens d'offrir en signe de bonne amitié leur communion, pour chacun des religieux de notre province; les fidèles se rendirent à cette invitation: qu'ils soient remerciés, et rétribués par Celui qui récompense tous les dévouements.

La messe de 9 heures fut dite par Sa grandeur Mgr Hallé, évêque de Hearst. Combien la présence de ce pionnier, courageux et zélé, nous fut agréable, et avec quelle joie il fut reçu parmi nous! M. l'abbé Clément Gagnon, de l'évêché d'Ottawa, agissait comme prêtre-assistant. A l'orgue, Mlle Dora Villeneuve tenait l'orgue et le choeur des enfants de Marie fit entendre les chants les mieux appropriés.

Cependant la messe pontificale de 11 heures fut le véritable centre de toute la fête. Sa Grandeur Mgr Latulippe, évêque d'Haileybury, pontifiait, assisté par Mgr Routhier et MM. les chanoines Bouillon et Beauchamp. Au Choeur assistaient Nosseigneurs les Evêques Couturier et Hallé, Mgr Pascal Lombard, O. M. C., Préfet apostolique, Mgr Grivetti, de la Délégation apostolique, M. l'abbé Lebeau; Mgr Allard, curé de Ste-Martine; les RR.

PP. Villeneuve, O. M. I., Guillot, C. SS. R., Le Texier, C. M., Marcotte, Docteur de l'Université d'Ottawa, Piscentini, Sup. des PP. du St-Esprit, Justin, des PP. Capucins, Mathieu, o. f. m., Rhéaume, directeur du Grand Séminaire, etc., etc.

La chorale de St-Jean-Baptiste interpréta avec beaucoup de talent et de succès la messe d'Ebner, avec accompagnement d'orchestre.

A l'Evangile, le Très Révérend Père Rouleau, Provincial des Dominicains, monta en chaire et prononça le discours suivant :

Les fils de St-Dominique auraient pu célébrer dans l'intimité de leur cloître le septième bienheureux fondateur, mais cet hommage discret de leur piété filiale eut-il répondu aux intentions de la Sainte Eglise, si hautement exprimées par Sa Sainteté Benoît XV, eut-il été suffisant pour honorer celui qui reçut selon le mot étonnant de Ste Catherine de Sienne, "la Fonction du Verbe".

Ils ne l'ont pas cru, car l'influence de S. Dominique déborde le cadre d'une époque et d'une famille religieuse. Elle s'étend à toute l'Eglise. C'est ce qui a été compris et c'est ce qui explique votre auguste présence, au milieu de nous, Messesseurs, et la pieuse affluence qui remplit cette enceinte.

Que Dieu soit donc à jamais béni pour les grâces accordées à son fidèle serviteur. Que la Bse Vierge Marie soit bénie pour lui avoir confié la bienfaisante dévotion du S. Rosaire.

Notre respectueuse gratitude monte d'abord vers le Vénérable Archevêque d'Ottawa pour le public hommage de sa piété envers S. Dominique. Retenu loin de sa ville épiscopale, de loin il bénit cette assemblée et nous envoie son très digne représentant dont la persévérante sympathie depuis notre arrivée dans ce diocèse jusqu'à ce moment fait notre honneur et notre consolation.

Je la présente ensuite au courageux apôtre de toutes les saintes causes, à Mgr l'Evêque d'Haileybury, qui offre l'Hostie Eucharistique, avec toute la majesté des rites pontificaux, puis au jeune et vaillant Evêque dont le zèle assure à l'Eglise un vaste et nouveau domaine dans la région septentrionale de notre pays.

Je m'incline avec un spécial respect devant le fils de S. François, missionnaire de la lointaine Abyssinie, qui nous apporte aujourd'hui le témoignage de la traditionnelle affection qui unit nos deux ordres.

Il me sera bien permis d'adresser un remerciement cordial ému à Monseigneur l'Evêque d'Alexandria pour la bienveillance toute fraternelle avec laquelle il a bien voulu accepter d'annoncer la parole de Dieu en cette circonstance.

Son coeur de fils saura trouver des accents appropriés pour magnifier notre père commun. A cette noble couronne de prélats séculiers, réguliers, à tous les dignitaires ecclésiastiques, à tous les membres des deux clergés ainsi qu'à tous les fidèles, en un mot, à tous les amis de la famille dominicaine réunis pour partager notre gloire et grandir nos actions de grâce l'expression de notre religieuse gratitude.

Immédiatement après le Très Révérend Père Rouleau, Mgr Couturier, évêque d'Alexandria, monta en chaire. Tous désiraient vivement voir et entendre le nouvel évêque dominicain. Mgr Couturier est un homme dans la force de l'âge, (il a 45 ans). Français par son père, anglais par sa mère, il a su respecter et honorer les deux races en s'adaptant parfaitement à leur culture respective. Il parle admirablement le français, sans aucun accent, tellement qu'on dirait qu'il est passé maître dans cette dernière langue. Il l'est en effet, puisqu'il est au courant du génie de la langue, qu'il a une connaissance approfondie des auteurs français. En conversation, il brille par son affabilité et sa courtoisie, et son intelligence éclairée le rend naturellement par droit et juste envers tous; il s'intéresse vivement aux choses canadiennes que d'ailleurs il sait jusque dans les détails.

Voici un résumé du sermon de Sa Grandeur :

Dans son Xème chapitre l'Évangéliste saint Marc nous donne un résumé des principes du Divin Rédempteur. Comme lecture et comme sujet d'oraison, ce chapitre est unique. Nous y trouvons la doctrine du Christ sur le mariage, premier principe et par conséquent grand sacrement de la vie humaine; nous y lisons ensuite les délicieux sentiments du Sauveur pour les petits enfants, la manière non seulement de les traiter, mais de savoir les aimer et les respecter.

Nous voyons plus loin le principe qui doit guider l'adolescence dans son choix de vie. Puis viennent les grandes leçons qui doivent soutenir l'homme et la femme arrivés à l'âge mûr, l'âge du travail sérieux et des responsabilités.

Enfin la grande leçon chrétienne qui couronne ce chapitre c'est la guérison de l'aveugle; nous devons passer dans les ténèbres et l'incertitude de cette terre, semblable à l'aveugle qui soupire, désirant la lumière de toutes les forces de son âme et criant au Seigneur: Seigneur, que je voie!

La considération du prône de ce matin sera la mise en scène de l'appel à la perfection.

L'appel à la perfection sera illustré par l'exemple de S. Dominique, dont nous célébrons le septième centenaire de la mort, centenaire qui fait de cette année une année de joie et de reconnaissance, mais aussi qui nous rappelle la part que Dieu nous a imposée dans le monde.

Puis Mgr Couturier, dans une forte et éloquente homélie, commente le chapitre de l'Évangéliste S. Marc.

Un jeune homme à l'âme droite et à la vie parfaite se présente à Notre-Seigneur et demande le chemin d'une perfection plus grande; il veut s'élancer vers Dieu de toutes les puissances de son âme. Plus haut que les commandements qui le préservent de tout péché, plus haut que l'amour chrétien qui l'unit à Dieu, il trouve dans la bouche du Seigneur les conseils évangéliques.

Ce jeune homme était plus parfait que nous, puisqu'il n'avait

jamais péché; et Dieu lui demande plus que la vie chrétienne ordinaire, il veut la vie dépouillée de toutes les attaches terrestres.

Combien alors le salut est difficile pour l'homme, pour nous. Il est même impossible à l'homme; mais ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu.

Cette communication de Dieu avec l'homme dans toutes les actions de sa vie deviendra le grand principe du salut.

Les apôtres, les premiers, appliquent ce principe. Après l'Ascension ils s'en vont loin de leur patrie, dans tous les pays les plus éloignés, cherchant la vie divine et Dieu en dehors des choses de la terre. Exilés de leur famille et de leur pays, ils s'élèvent plus haut que les affections passagères et voient Dieu. Leur vie devient éminemment supérieure à toute vie ordinaire.

L'exemple des apôtres est suivi admirablement par les âmes éprises du même idéal. Nous voyons un S. Antoine et un S. Benoît fonder des maisons où l'on ne verra que cette recherche de la perfection et qui, par leur exemple, entraînent une foule de disciples vers cette vie spéciale, basée sur la pratique des conseils évangéliques. Le XIIIème reste fidèle à cette aspiration vers la perfection.

A cette époque nous apparaît un jeune homme dont l'esprit est beau, dont la vie est pure, qui se retire du monde dès son adolescence, qui devenu prêtre, quitte son cloître et ses frères, et s'en va en voyage chez les peuples qui ne parlent pas sa langue, qui n'ont pas ses moeurs, qui ne connaissent pas les doctrines qu'il a approfondies depuis des années. Il travaille efficacement par son exemple et par ses enseignements, et bientôt des disciples se groupent à ses côtés et la famille dominicaine est fondée.

La vie dominicaine est donc l'expression d'une volonté de Dieu, comme toute vie religieuse d'ailleurs, surtout comme la vie franciscaine. S. François est suscité pour démontrer d'une façon gigantesque ce qu'est la pauvreté. S. Dominique apparaît pour crier de toutes ses forces, par sa voix et par celle de ses disciples, la vérité.

Il prêche que la liberté de l'homme, de la race, du monde est un don de Dieu. Il veut prêcher la liberté... Il ne donne pas de règle, sinon les conseils de Ntre-Seigneur. Aussitôt qu'il a 12 disciples, il ouvre les portes du cloître, et au grand étonnement des fidèles et sous l'effroi du clergé, il les lance dans le monde en leur disant d'aller prêcher.

S. Dominique reste impassible; il ouvre le livre de l'Evangile, il le médite, et se contente de répondre: vous, vous oubliez la sagesse de Dieu et sa Providence; vous parlez de sagesse humaine, moi je parle de sagesse divine.

Le seul principe de Dominique, c'est l'amour de Dieu. Ma règle! Aimez, aimez! continuez d'aimer! Que votre coeur soit assez grand non pas pour contenir l'amour de la famille, non pas pour le restreindre à l'amour de la race, mais pour étendre à l'univers entiers.

Aimez! Coupez les obstacles qui nuisent à l'amour de Dieu, grâce au secours des conseils, de la vie religieuse et vous aurez la vraie liberté, vous donnerez au monde la vraie liberté.

L'habit dominicain que nous portons, c'est l'habit de la liberté. Il y a 700 ans que l'ordre dominicain est fondé: il ya 700 ans qu'il dit à tous qu'il est le signe, le grand signe de la liberté, la seule vraie, parce qu'elle est assujettie à Dieu à l'amour de Dieu.

Quelle est donc la vie qui vaut la peine? La santé corporelle ne sert de rien si elle ne peut résister à la maladie et aux épreuves.

La santé de l'ordre dominicain a été attaquée par les hérésies, par les ennemis de Dieu et de l'Eglise, mais elle s'est maintenue saine et vigoureuse tout le Moyen-Age, toujours depuis 7 siècles.

Ce qui arriva au XIII siècle arrive aujourd'hui. Les conditions sont les mêmes. Les remèdes doivent être les mêmes: l'amour de Dieu garantie de la vraie liberté.

L'homme a conquis les mers et les cieux par des navires et des aéroplanes, mais la seule conquête vraiment grande, c'est la conquête de Dieu par la perfection individuelle.

Maintenant il y a une force qui commence à se faire sentir partout. Cette force exige que l'homme ne reste pas seul: toi tu ne resteras pas seul! Les luttes sont grandes: c'est la vie de race contre races, c'est la race blanche qui, éclairée de la lumière de Dieu, lutte contre la race noire plongée dans l'erreur. Et ces luttes nous donnent une leçon non pas de s'arrêter, mais de faire de nombreuses luttes dans la grande lutte du monde, de chercher comme l'aveugle de l'Evangile la lumière: Seigneur, que je voie!

Le secret de trouver cette lumière, c'est de chercher Dieu par les conseils évangéliques. Ne cherchez pas de résoudre ce problème vous-même, mais à genoux et cherchez Dieu par les moyens qu'il nous donne lui-même, par le Rosaire, dont nous célébrons la grande fête S. Dominique nous le donne comme efficace, après l'avoir trouvé, employé et répandu.

Les difficultés de vie augmentent la force de Dieu nous aidera à conquérir ces difficultés. Ce que S. Dominique a fait pour le monde, faisons-le nous aussi. Que les peuples se confient à Dieu! Que les peuples se modèlent sur les saints et la victoire nous restera pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Gracieusement autorisée par Son Honneur le maire d'Ottawa, une procession publique s'est déroulée à 4 hrs dans les rues suivantes: Primrose Bronson, Somerset et Empress. Ce fut au milieu de deux haies vivantes que circula la procession. On peut évaluer à plus de trois mille, les personnes qui escortèrent la statue de la Vierge du Rosaire. Les Scolastiques O. M. I. et C. SS. RR., les élèves du Grand Séminaire, précédaient les prêtres et les prélats. Les Cadets de l'Académie Lasalle, si magnifiquement organisés par les Frères des Ecoles chrétiennes, la splendide Garde Champlain et les fiers Zouaves pontificaux de la paroisse donnaient une allure martiale à la longue file des fidèles. Les différents Choeurs de chant fournissaient une note de piété par leurs chants en l'honneur de Marie.

Mgr Couturier, assisté des RR. PP. Villeneuve, O. M. I. et Justin, O. M. C. et revêtu des ornements épiscopaux, rehaussait l'éclat de cette démonstration unique dans l'histoire de la paroisse et même de la ville.

De l'avis de tous, cette fête fut un véritable succès. Dieu soit loué! Nul doute qu'elle a laissé un souvenir durable dans l'esprit des assistants et qu'elle attire les bénédictions de la Vierge du Rosaire et de S. Dominique sur eux.—A. B.



RECENSIONS

RR. PP. BERTHIER ET VALLEE, O. P. — "Un peintre dominicain" — *L'oeuvre artistique du P. Besson*. Beau volume grand in-40 Jésus comprenant 130 reproductions, la plupart en couleur, oeuvre de M. André Marty. En vente aux Bureaux de l'Année dominicaine, 34, rue du Bac, Paris, Franco: 50 fr.

"Dans l'art français, écrit M. André Pératé, il faut aller jusqu'au XIXe siècle pour rencontrer des images de saint Dominique qui soient dignes de mention. Mais ce ne sont plus des images isolées, c'est toute une histoire du saint qui est composée, avec quel zèle et quelle ferveur! par ce doux artiste dominicain, le P. Besson, dont les PP. Berthier et Vallée, dans un magnifique volume, nous ont récemment raconté la vie et l'oeuvre. Les fresques dont ce cher fils de Lacordaire a décoré, à Rome, la Salle capitulaire du couvent de Saint-Sixte, mériteraient d'être célébrées à l'égal des meilleures peintures de Flandrin: une âme tendre et charmante y palpite, au milieu de quelques imperfections d'un métier parfois un peu rapide et sommaire; mais si l'on sent une certaine insuffisance de style dans les grandes compositions, pourtant si émouvantes, qui dépréparent les *Résurrections*, le *Rosaire*, la *Rencontre de saint François* et l'*Apparition* des Apôtres, on peut dire que les médaillons en camaïeu avec les petites scènes où se résume toute la vie du saint, sont pénétrés du plus pur esprit de l'Angelico; parmi les pieux élèves de M. Ingres, nul n'a atteint ce sommet de candeur."

L'éloge sera complet si, à l'appréciation du fameux critique d'art, nous ajoutons ce témoignage qu'apporte aux éditeurs M. G. Rohaut de Fleury: "Il y a dans vos albums des pages admirables, je ne sais quoi d'antique christianité qui m'a ravi. Le P. Besson, avant d'être peintre, était poète, et profondément pieux. Les grandes pensées illuminent ses oeuvres."

On nous demande souvent ce que l'on peut offrir, comme cadeau de fête ou de nouvel an, aux membres du Clergé et des Communautés religieuses: En cette année du 7e centenaire de S. Dominique, l'oeuvre artistique de l'un de ses plus dignes fils serait un souvenir peu banal.

A noter que l'ouvrage contient non seulement la vie de S. Dominique, mais des scènes de la vie de Notre-Seigneur, de la Ste Vierge et de plusieurs saints, ainsi que des *varia* et *paysages*.

"Il y a, dit encore M. Rohant de Fleury, des aquerelles telles que *sainte Rose de Lima, sainte Catherine de Sienne, l'Annonciation*, qui atteignent ce que j'ai vu de plus beau, de plus pieux, de plus poétique."

ADOLPHE RETTE — "Lettres à un indifférent" — Paris, Bloud et Gay, 1921 In-16, 259 pp. Prix: 7 francs.

"On retrouve ici les qualités ordinaires de l'auteur: un zèle ardent pour ramener à Dieu les égarés, une langue directe, dure, pittoresque, — encore qu'un goût sévère puisse, y blâmer une préférence, trop accentuée, pour les métaphores à la Huysmans ou à la Léon Bloy, empruntées à tous les stades de la digestion. Mais ce qui fait la valeur du volume, c'est qu'il est un recueil *d'expériences religieuses*; il nous met en contact, non pas avec des "notions," comme eût dit Newman, mais avec des *réalités* et des *faits*."

"On s'étonnera de voir M. Henry Bordeaux, (p. 189sqg.) traité aussi sévèrement. Quelles que soient ses limites et ses lacunes, son oeuvre demeure respectable et bienfaisante. Ces créations vivantes et héroïques que sont une Mme Guilbert (La peur de vivre) ou Mme Derize (Les yeux qui s'ouvrent) défendent toute comparaison injurieuse avec le faux art de Georges Ohnet." (Les Etudes, 5-20 septembre 1921).

ABBE J.-A.-D. SABOURIN — "Les Parents, l'Eglise et l'Etat dans leurs rapports avec l'Ecole". Ecole Sociale populaire, 1075, rue Rachel, Montréal, Prix 15 sous.

Etude lumineuse, pondérée et solide, écrit à l'auteur Mgr Béliveau. Elle tient la file avec honneur parmi les nombreuses publications de l'E. S. P., et nous aurons l'occasion d'y revenir. On nous annonce que l'Ecole va entrer dans une nouvelle période d'activité et de progrès.

ABBE F. BAILLARGE — "Abrégé d'Histoire sainte"
— En vente chez l'auteur, à Verchères, P. Q. et chez les bons libraires, au prix de 40 sous.

M. l'abbé Fréd. A. Baillargé, curé de Verchères, vient de publier un nouvel ouvrage intitulé "Abrégé" d'Histoire Sainte en rapport avec le nouveau programme à l'usage des élèves du cours élémentaire, intermédiaire, élèves de 3e et de 4e année". Le liste des travaux de M. l'abbé Baillargé sur l'histoire sainte est déjà longue. Il a fait des manuels pour toutes les classes de notre cours primaire; il en a fait pour les élèves, il en a fait pour les maîtres aussi. Le présent ouvrage n'est pas une réédition. L'auteur au lieu de suivre la méthode catéchistique suivie précédemment a adopté la méthode du "récit suivi", en reléguant le questionnaire à la fin de chaque chapitre, afin de faire travailler l'élève davantage. De belles et nombreuses gravures reproduisant en partie les oeuvres des grands maîtres agrémentent le texte et sont propres à former le goût. Une heureuse variété de caractères typographiques met bien en vedette le sujet principal de chaque réponse et contribue à la graver plus facilement dans la mé-

(1) "Revue des Jeunes", 25 août 1921: *saint Dominique dans l'arts*

moire de l'élève. Ce livre étant approuvé, par l'autorité ecclésiastique, peut être introduit dans n'importe quelle école de la province.

R. P. LOUIS PERROY — "Vers l'amour de Dieu" — *Cantiques du voyage*, 1 vol. in-16, Paris, 10, rue Cassette, chez Lethielleux, 6 francs.

Ce nouveau livre du R. P. L. Perroy sera certainement accueilli avec la même sympathie empressée qui a toujours entouré les précédents.

C'est non seulement une oeuvre profondément intéressante par le sujet, mais grâce au style si attrayant et à la psychologie si fine de l'auteur, c'est dans son ensemble une oeuvre très belle et très bonne. Rappelant les grands mystiques, par exemple l'auteur de "La Nuit obscure" et ses cantiques elle développe la marche de l'âme et ses progrès et des termes qui sont d'une vérité et d'une pénétration remarquables.

On peut dire que c'est le livre mystique des âmes appelées à l'union divine dans les voies ordinaires et ouvertes à tous.

C'est ce qui fait son originalité, c'est aussi, nous le croyons, ce qui fera son succès.

R. P. SERTILLANGES, O P. — "La vie intellectuelle", *Revue des Jeunes*, 34, rue de Luynes, Paris, 2^e édition.

C'est un très beau livre et c'est le livre d'un philosophe, d'un psychologue très averti, d'un écrivain éloquent, aux phrases à la fois nettes et d'une harmonieuse ampleur, aux images neuves et aux formules expressives. Mais, ce qui importe surtout à son auteur, c'est un livre fécond et un précieux enseignement. Les jeunes gens qui se destinent au travail intellectuel et aussi leurs aînés auront le plus grand profit à méditer ces pages où ils trouveront une claire indication de leurs devoirs, de leur rôle dans la société actuelle, des obstacles à éviter, de leur hygiène morale; ils y trouveront même les conseils les plus précis et les plus utiles sur la façon de travailler. Ainsi les vieux préceptes donnés par saint Thomas s'adaptent merveilleusement, grâce à un écrivain qui n'ignore rien de son temps, aux circonstances présentes. Et c'est une nourriture singulièrement riche et précieuse.

(Le Correspondant)

ABBE J. SAINT-DENIS — “Confrérie du Saint-Rosaire”—*Ses Indulgences*. Plaquette, 8 pages, en vente chez l'auteur, à Chambly-Bassin, au prix de 5 sous l'unité et de 25 sous le cent.

Le distingué rubriciste du diocèse de Montréal s'est acquis une telle réputation dans les choses du culte que nos curés voudront encourager la réédition d'un opuscule qui a déjà rendu au clergé et aux fidèles d'appréciables services.

R. P. HUGUENY, O. P.—“*Psaumes et Cantiques du Petit Office de la Sainte-Vierge*.” Traduction, commentaire, méditation. Nouvelle édition (4^e mille). In-12, 442 pages, avec gravure frontispice. Prix: 6 francs. *Casterman*, Tournai, Paris.

Ce magnifique volume est le fruit d'un travail complexe et consciencieux; il témoigne d'une grande science théologique et herméneutique au service d'un ascète et d'un poète. L'ancien professeur de dogme de l'École Biblique de Jérusalem se retrouve tout entier dans ces pages, aussi alertes de style que fécondes en enseignements de tout genre. Il fera connaître et apprécier le Petit Office de la Sainte Vierge qui est pour les personnes du monde le fondement du Privilège Sabbatin de N.-D. du Mont-Carmel. Il aidera puissamment les prêtres à qui il offre une excellente traduction de trente-neuf psaumes et de cinq cantiques du Bréviaire. Il aidera les uns et les autres par sa méthode toute pratique de méditation sur les psaumes.

CHAN. GONON. — “*Les Abîmes du Sacré-Coeur*”—In-8 couronne, 3 fr.; franco 3.60. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Sainte Marguerite-Marie est un maître remarquable: instruite par le Sacré-Coeur lui-même, douée des lumières spéciales que possèdent les Saints, documentée par une expérience attentive, sa science spirituelle a d'incomparables richesses. Ce livre a voulu opportunément les exploiter.

L'auteur était d'ailleurs qualifié pour l'écriture ayant longtemps vécu à Paray, ayant étudié pendant près de trente ans pour la préciser, la doctrine de la Sainte, il pouvait la comprendre et la faire comprendre.

Marguerite-Marie analyse tous les états d'âmes; à l'abîme de leurs misères elle oppose l'abîme des richesses du Divin Coeur. Les pages qui commentent son enseignement sont surtout encourageantes et consolantes; un coeur un peu déprimé y puisera un principe tonifiant. Elles sont aussi illuminantes; tout esprit désireux d'ascétisme précis et de sain mysticisme y trouvera une réponse à ses interrogations.

Paraissant dans le rayonnement de la canonisation: *Les Abîmes du Sacré-Coeur* seront à leur place entre les mains de toutes les personnes dévotes au Sacré-Coeur et à sa confidente.

CHAN. S. FEBVRE. — *“Nos devoirs envers la Sainte-Eucharistie”*. Elégant volume in-32 de 400 pp. 3 fr. 75; franco, 4.10. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Classette, Paris, (6e).

Une nouvelle édition de cet ouvrage vient de paraître (sixième édition 70,000e mille), elle est revêtue des approbations de NN. SS. les Evêques de Saint-Claude, de Nevers et de Mgr l'Archevêque de Besançon. D'après les affirmations du R. P. Vincent de Paul Bailey, fondateur de la *Croix de Paris*, l'ouvrage: *“Nos devoirs envers la Sainte Eucharistie”* est un classique qui restera. Le pieux auteur, pour le composer, s'est surtout inspiré des paroles de Notre-Seigneur à Sainte Marguerite-Marie: *“J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes au Saint Sacrement et je ne trouve presque personne qui veuille me désaltérer en usant envers moi de quelque retour.”*

Ce livre, écrit dans un style clair, précis, à la portée de toutes les intelligences, prend le chrétien à son entrée à l'église et lui explique tous les devoirs qu'il a à remplir à l'égard de l'Hôte divin de nos tabernacles. Le vénérable auteur n'oublie pas de démontrer à ses lecteurs l'importance de la communion précoce pour les enfants, de la communion fréquente et quotidienne et de la communion des infirmes et des malades.

Cet ouvrage se recommande d'abord aux prêtres qui ont la charge de catéchiser les enfants, ainsi qu'aux dames catéchistes qui y puiseront des enseignements pratiques pour former l'enfance à une dévotion éclairée envers la Sainte Eucharistie.

Il est spécialement recommandé aux mères chrétiennes, et sera pour elles un manuel de piété eucharistique, enfin signalons-le aux parents chrétiens comme le meilleur souvenir qu'ils puissent offrir à leurs enfants à l'occasion de leur première communion.

En terminant nous ferons observer que cet ouvrage a été traduit en anglais, en espagnol et en allemand, “preuve évidente, disait le R. P. Tissot, qu'il a plu à la foule dont le Bon Maître a pitié parce qu'elle ne se nourrit pas assez du pain sacré”.

